

SADE, UN HUMANISME IMPOSSIBLE ?

Michel Delon¹

Résumé : A l'heure où la philosophie des Lumières semble proposer une vision du monde débarrassée de l'ancienne fatalité et où la Révolution française fait basculer du temps cyclique dans le temps progressif, Sade déploie un imaginaire romanesque qui dénonce l'optimisme anthropologique et l'espoir du progrès. Il récuse tout providentialisme dans l'histoire, tout finalisme dans la nature, mais dénonce tout autant la foi dans l'homme seul aussi bien que dans les hommes réunis. Sa vision noire serait-elle l'équivalent de l'état de nature de Rousseau, une fiction théorique destinée à mieux comprendre le devenir de l'humanité?

Mots-clés: Sade; roman français; philosophie; humanisme; imaginaire.

En 1938, Michel Leiris publie chez Guy Lévis Mano un essai illustré par André Masson, *Miroir de la tauromachie* Il en adresse un exemplaire dédicacé à Maurice Heine, l'éditeur des *Infortunes de la vertu* et des *Cent Vingt Journées de Sodome*. Celui-ci l'en remercie le 27 novembre, en lui avouant « une capitale prévention » à l'encontre de tous les combats d'animaux. Il lui rappelle l'interdiction des courses, quelques années plus tôt, par les républicains d'Espagne². Le matador n'est pour lui qu'un « boucher spectaculaire ». Il résume sa position à l'égard de la tauromachie et de l'étude qu'en propose Michel Leiris : « Vous avez admirablement analysé le moins admirable des codes. » Michel Leiris répond le 2 décembre, en exprimant sa surprise. Comment se passionner pour Sade et récuser la corrida ? « [...] Sade a imaginé des tortures infligées à des êtres humains et non pas des supplices ou mises à mort d'innocents animaux. Il me semble cependant que, du point de vue de la simple *horreur sanglante*, une corrida est vraiment bien peu de chose à côté de telle ou telle mise en scène rêvée par le divin marquis »³. Leiris souligne *horreur sanglante*, et je voudrais souligner plutôt *révée*. L'un assimile la réalité vécue des combats d'animaux et les scènes imaginées par Sade. L'autre refuse de mettre sur le même plan un spectacle qui se solde par la souffrance et la mort d'animaux, que ce soit le cheval ou le taureau, et une fiction dont l'effet dépend du point de vue de lecture que l'on adopte. La position de Michel Leiris est amplifiée jusqu'à la caricature dans le pamphlet récent de Michel Onfray qui n'hésite pas à comparer aux héroïnes scélérates de Sade Ilse Koch, la chienne de Buchenwald. « Les sadiens refusent cette assimilation entre le libertinage du marquis et celui de la Commandante. Pourquoi ? Y a-t-il plus dans un roman de Sade que dans cette vie sadienne ? ou moins ? »⁴ Non seulement ils refusent une telle assimilation, mais ils défendent l'idée d'une possible lecture libératrice des romans de Sade.

1 Professeur émérite de Littérature Française du XVIIIe siècle à l'Université Paris-Sorbonne.

2 « Maurice Heine à Michel Leiris », manuscrit à la Bibliothèque littéraire Jacques Doucet, publié dans Michel Leiris, *L'Âge d'homme, précédé de L'Afrique fantôme*, p. 994-995.

3 « Michel Leiris à Maurice Heine », manuscrit à la BnF, dans Michel Leiris, *L'Âge d'homme*, p. 996.

4 M. Onfray, *La Passion de la méchanceté. Sur un prétendu divin marquis*, p. 24-25.

Dès 1909, Guillaume Apollinaire présente le marquis de Sade, dont il publie la première anthologie, comme « l'esprit le plus libre qui ait encore existé ». Le romancier des *Malheurs de la vertu* et des *Prosperités du vice* aurait « sur la femme des idées particulières et la voulait aussi libre que l'homme ».⁵ Les souffrances de la cadette et la réussite de l'aînée seraient les preuves contrastées que l'obéissance aux lois dominantes de la morale mène à la soumission et à l'échec, que seules la révolte et l'affirmation de la liberté assurent la réussite. Le romancier aurait des intuitions confortées par la sociologie et la psychologie ultérieures. Dans le sillage d'Apollinaire, les surréalistes et Maurice Heine exaltent le marquis d'Ancien Régime se muant en citoyen Sade sous la Révolution et prônant une subversion générale. La noirceur de la fresque romanesque, qui réduit toutes les relations sociales à des formes de domination et d'exploitation et tous les liens amoureux à la violence et à la destruction, supposerait une perspective critique. Elle sous-entendrait un idéal positif. On connaît le compagnonnage du surréalisme avec les mouvements politiques qui se veulent libérateurs.

Maurice Heine (1884-1940), militant de la cause algérienne dans ce qui est alors les trois départements français d'Alger, d'Oran et de Constantine, membre du parti socialiste en 1919, dépose au congrès de Tours en 1920 une motion qu'on a pu caractériser comme d'ultra-gauche⁶, à la fois marxiste et antiléniniste. Il travaille à l'*Humanité*, mais est exclu du parti communiste au début de 1923. Il se rapproche des surréalistes, va acquérir à Berlin le rouleau des *Cent Vingt Journées de Sodome* et meurt, peut-être volontairement, à l'arrivée des troupes allemandes en France. Il disparaît, selon les termes de Gilbert Lely, « une semaine avant le deuxième centenaire de la naissance de Donatien-Alphonse-François, et dans un temps où la majeure partie de l'Europe allait se charger de justifier, pour notre amère satisfaction, les vues les plus pessimistes du marquis de Sade sur l'incurable algolagnie de la race humaine »⁷. Les hérauts de la réhabilitation surréaliste de l'auteur de *Justine* s'engagent dans la Résistance. Paul Eluard, l'auteur d'un article de la *Révolution surréaliste* en décembre 1926, « DAF de Sade, écrivain fantastique et révolutionnaire », se réinscrit en 1942 au Parti communiste interdit et réunit avec Pierre Seghers et Jean Lescure *L'Honneur des poètes* aux Editions de Minuit clandestines. L'achevé d'imprimer indique que le livre est « publié aux dépens de quelques bibliophiles patriotes » « sous l'occupation nazie, le 14 juillet 1943 jour de la liberté opprimée ».

Auteur quant à lui d'un « Hommage à DAF de Sade » dans *Le Surréalisme au service de la révolution* d'octobre 1930, René Char prend la tête d'un maquis provençal sous le nom de capitaine Alexandre. C'est lui qui fait venir en Provence et cache à Bonnieux Gilbert Lely (1904-1985), Gilbert Lévy pour l'état civil, passé dans la clandestinité. Face à La Coste, Lely confond dans une même passion le combat pour la liberté, le travail pour la connaissance et la reconnaissance de Sade et un grand amour vécu avec une femme habitant Bonnieux. Il a rendu compte de son émotion en découvrant le site de La Coste dans un poème « Le Château-lyre » où le châtelain apparaît comme « la racine de tout espoir » : « Vous avez prémuni contre les simulacres la liberté créée par le ciel et les fleurs. Votre savoir est essentiel ; vous êtes, au-

5 *L'Œuvre du marquis de Sade*, p. 17-18.

6 Christophe Bourseiller, *Histoire générale de l'ultra-gauche*.

7 G. Lely, *Vie du marquis de Sade*, p. 689.

delà de la fiction, dans un délire médiatisé, la racine de tout espoir.⁸ » La formulation est rapportée à la situation historique : « Ceux qui interrogeaient l'espérance ont adoré dans votre voix le mouvement perpétuel de la liberté.⁹ » Gilbert Lely explique plus tard dans une note de la *Vie du marquis de Sade* : « Sade, à cette époque, mêlé, dans notre aspiration haletante vers la liberté perdue, à ce que l'existence nous livrait encore de divin, figurait pour notre cœur le symbole de l'autonomie de l'homme si abjectement menacée.¹⁰ » Par sa clairvoyance, l'écrivain pourrait faire œuvre libératrice à condition d'être lu et lu avec justesse :

Si l'ignorance et le refoulement, pendant cinq générations, ne se fussent point détournés des ouvrages du marquis de Sade, si l'homme, esclave et tortionnaire, eût consenti à se pencher sur les atroces possibilités que contient sa nature et que notre auteur, le premier, a eu la lucidité de concevoir et la hardiesse de révéler, peut-être l'innommable période de 1933 à 1945 ne fût point venue flétrir à jamais le caractère de la race humaine, et l'eût pas prédisposée aux sanglantes idolâtries dont elle ne semble d'aucune sorte à la veille de se soustraire¹¹.

La continuité, justement affichée, de Maurice Heine à Gilbert Lely va de pair avec une discordance entre la perspective révolutionnaire du premier et l'aristocratie hautain du second¹².

Il faudrait aussi évoquer Jean Desbordes, amant de Jean Cocteau, acteur du *Sang d'un poète*, auteur du *Vrai visage du marquis de Sade* en 1939. Il y reprend en conclusion la formule d'Apollinaire. Les romans de Sade lui apparaissent comme les rêveries inquiétantes de l'esprit le plus libre qui ait existé et le romancier comme un être contradictoire et révélateur : « Vertueux et débauché, innocent et coupable [...] monarchiste et révolutionnaire, Sade nous communique ce vertige qu'éprouvent historiens, microbiologistes et naturalistes en face de l'illogisme du luxuriant esprit humain.¹³ » Sous l'Occupation, il devient le capitaine Duroc d'un réseau de résistance, il est torturé et exécuté par les Allemands. Il faudrait évoquer dans ce sillage ceux qui ont œuvré à la compréhension de Sade aux lendemains de la Libération, Jean Paulhan ou Maurice Nadeau. Fondateur des *Lettres françaises* clandestines, Jean Paulhan donne à *La Table ronde* en juillet 1945 « Le marquis de Sade et sa complice » qui suppose un Sade masochiste s'identifiant à son héroïne. Pour posséder une édition originale du roman, il avait proposé au libraire en échange des tirages de tête de Péguy, les épreuves corrigées des *Cabiers d'André Walter* de Gide, une édition illustrée de Malherbe et un autographe de

8 G. Lely, *Poésies complètes*, p. 86.

9 *Ibid.*, p. 79.

10 *Vie du marquis de Sade*, p. 150.

11 *Ibid.*, p. 543.

12 Voir M. Delon, « De Maurice Heine à Gilbert Lely » et J.-Ch. Abramovici, « Gilbert Lely lecteur de Sade », *Gilbert Lely, la poésie dévorante*.

13 Jean Desbordes, *Le Vrai visage du marquis de Sade*, p. 336.

Larbaud¹⁴. Membre du réseau de David Rousset, Maurice Nadeau échappe de peu à la déportation. Il publie en 1947 une anthologie de Sade. Il l'ouvre par un texte liminaire, « Exploration de Sade » où il défend le principe d'un auteur aussi irrécupérable par le fascisme que par le christianisme. « L'œuvre de Sade convient moins encore aux suppôts de la Terreur, aux adeptes de la volonté de puissance, aux fascistes, aux tortionnaires des camps de concentration, en un mot à tous les sadiques par raison d'Etat.¹⁵ » « Comment, se demande-t-il, les contempteurs de Sade ont-ils pu risquer une aussi grossière assimilation? » Il répond : « Son œuvre et sa vie s'inscrivent, au contraire, en faux contre les modernes destructeurs de l'espèce humaine, contre les geôliers et les bourreaux, contre tous ceux qui légalement tuent et enferment. »

Tels sont les défenseurs d'un idéal humain qui ont lu Sade comme un allié dans leurs combats et qui ont par avance répondu aux essayistes dénonçant l'auteur des *Cent Vingt Journées* comme un prophète des meurtres de masse et un théoricien cynique de la loi du plus fort. Max Horkheimer (1895-1973) et Theodor Adorno (1903-1969), contraints à l'exil par l'arrivée des nazis au pouvoir, reconstituent l'Institut pour la recherche sociale aux Etats-Unis. Ils réunissent leurs réflexions historiques dans une *Dialektik der Aufklärung*, traduite en français sous le titre *Dialectique de la raison*, qui garde l'inachèvement de « fragments philosophiques », sous-titre du livre. L'*Aufklärung*, définie par Kant à la fin du XVIIIe siècle, désigne les Lumières comme conquête de l'autonomie et perspective d'émancipation, comme esprit critique, mais aussi, chez Adorno et Horkheimer, le processus de la raison susceptible de se dévoyer et de s'inverser au service de la déraison. Les deux philosophes travaillent sur la longue durée de l'histoire humaine et privilégient deux moments de l'histoire occidentale: l'*Odyssée*, caractéristique d'un rapport nouveau à la nature, et l'*Histoire de Juliette*, illustrant la transformation du rapport à la morale. Sade et Kant proclament une autonomie de la raison qui ne rend de compte qu'à elle-même, mais ce mouvement se crispe chez Sade en une dynamique destructrice. La raison se met au service de l'individu solitaire, tandis que l'expansion du modèle commercial libéral réduit la nature et les êtres humains en simples marchandises. « La chronique scandaleuse de *Justine* et de *Juliette* qui, telle une production à la chaîne, anticipe dans le style du XVIIIe siècle, le roman feuilleton du XIXe et la littérature du XXe, est l'épopée homérique libérée de la dernière enveloppe mythologique: l'histoire de la pensée comme organe de domination.¹⁶ » L'athéisme devient pure négation qui ne cherche pas à fonder une morale humaine, ni à prolonger la figure théorique avancée par Pierre Bayle de l'athée vertueux. J'ai proposé de parler de Sade comme athée en amour selon une formule qui lui est contemporaine, peu avant que se répande aussi la formule « athée en politique »¹⁷.

14 Frédéric Bardé, *Paulhan le juste*.

15 Marquis de Sade, *Œuvres*, p. 55.

16 Max Horkheimer et Theodor Adorno, *Dialectique de la raison*, p. 124-125.

17 Michel Delon (sous la direction de), *Sade athée en amour*, p. 8-10. Pigault-Lebrun avance l'expression « athée en amour » dans un roman de 1805, puis dans un article de 1812. Quelques années plus tard, une brochure parle d'« athée en politique » au sens d'opportuniste et de cynique : « Cacher soigneusement ses opinions [...] ou plutôt n'être ni royaliste, ni libéral, et se faire *athée en politique*, invoquer la charte chaque fois qu'elle est favorable aux

Sade et Nietzsche prennent la science au mot qui se change tranquillement en pouvoir d'aliénation et d'asservissement.

Au moment où Adorno et Horkheimer diffusent en allemand leur *Dialectique de la raison*, Bertrand d'Astorg (1913-1988) publie en France une *Introduction au monde de la Terreur*. Une bande publicitaire barrait la couverture: « De Saint-Just, Sade et Blake à Ernst Jünger. » Bertrand d'Astorg regrette que le surréalisme n'ait pas donné une anthologie qui soit un itinéraire à travers une œuvre qu'il juge « illisible dans son ensemble ». « La disparition prématurée de René Crevel, qui eut, plus que tout autre, l'esprit de profanation nécessaire pour oser un tel livre, l'acheminement vers une perpétuelle justification théorique de l'école d'André Breton [...] nous ont privé d'un tel livre: il reste à écrire. » Bertrand d'Astorg savait-il que René Crevel avait pris des notes en vue d'un livre sur Sade 18? Il oppose la conception dyonisiaque du monde des dictatures à une conception apollinienne des démocraties. « La conception apollinienne est celle de l'homme fait pour le bonheur; non de l'homme déchaîné mais de l'homme éduqué; non de la joie satanique dans les ruines, mais de la joie dans les cités harmonieuses et les champs cultivés; non d'un monde mobilisé et tendu vers la guerre, mais d'un monde libéré et organisé pour la paix. Non de la Terreur, mais de la sérénité.¹⁹ » Le mot de la fin est laissé à Péguy qui prône « une éternelle inquiétude ». Dans les mois qui suivent la Libération en France, on comprend cet appel. Il est publié dans la collection « Pierres vives » des jeunes Editions du Seuil, qui va accueillir l'essai de Klossowski, *Sade mon prochain*. La collection tire son titre « Pierres vives » d'une formule que Rabelais met dans la bouche de Panurge: « Les beaux bâtisseurs nouveaux de pierres mortes ne sont écrits en mon livre de vie. Je ne bâtis que pierres vives, ce sont hommes.²⁰ » Que la perspective soit spirituelle ou bien humaniste, transcendante ou bien immanente, le propos se veut positif, tourné vers l'avenir. Bertrand d'Astorg lit Sade comme un prophète de cataclysme, alors Pierre Klossowski y cherche un dénonciateur des « forces obscures camouflées en valeurs sociales »²¹ et un théologien à rebours qui se camoufle sous « le masque de l'athéisme ».

Raymond Queneau découvre l'essai de Bertrand d'Astorg et consigne ses réactions à la date du 3 mai 1945. Il conteste l'assimilation de la terreur républicaine et la terreur nazie. La guillotine ne peut être comparée avec une chambre à gaz. Il reconnaît pourtant:

Il est incontestable que le monde imaginé par Sade et voulu par ses personnages (et pourquoi pas par lui ?) est une préfiguration hallucinante du monde où règnent la Gestapo, ses supplices et ses camps [...] Que Sade n'ait

ministres, et, chaque fois qu'elle leur est défavorable, prétexter les circonstances; déclamer contre l'opinion publique, et même nier son existence [...] » (*Du ministérialisme*, Paris, Duponcet, 1818, p. 12-13).

18 Voir *Sade athée en amour*, n° 120, p. 305. Maurice Nadeau répondait au souhait exprimé dans l'*Introduction au monde de la Terreur* en donnant sa propre anthologie de Sade, un demi-siècle après celle d'Apollinaire.

19 Bertrand d'Astorg, *Introduction au monde de la Terreur*?, p. 105.

20 Rabelais, *Tiers livre*, chap. VI, *Œuvres complètes*, p. 370.

21 P. Klossowski, *Sade mon prochain*, 1945, p. 43 et 1967, p. 87. Cette formule est citée par Gilbert Lely (*Vie du marquis de Sade*, p. 542) et commentée par Andréas Pfersmann dans « Klossowski avec Sade et Bataille », *Traversées de Pierre Klossowski*, p. 41.

pas été personnellement un terroriste [...], que son œuvre ait une valeur humaine profonde (ce que personne ne peut contester) n'empêcheront pas tous ceux qui ont donné une adhésion plus ou moins grande aux thèses du marquis de devoir envisager, sans hypocrisie, la réalité des camps d'extermination avec leurs horreurs non plus enfermées dans la tête d'un homme, mais pratiquées par des milliers de fanatiques. Les charniers complètent les philosophies, si désagréable que cela puisse être²².

Adorno et Horkheimer se situaient sur le plan des idées et des fictions. Bertrand d'Astorg associe certains thèmes, articulés théoriquement ou illustrés littérairement, à leur mise en pratique. Raymond Queneau explicite l'association. Une parenthèse fait glisser des personnages à l'auteur, des libertins scélérats à Sade lui-même: « (et pourquoi pas par lui ?) ». Alors que Robert Brasillach vient d'être fusillé en février 1945, que Louis-Ferdinand Céline est condamné par contumace, Raymond Queneau s'interroge sur la responsabilité de Sade et des sadiens. Le romancier des *Cent Vingt Journées de Sodome* est-il le fourrier des crimes de masse ou bien la vigie qui met en garde? Avertit-il d'un danger ou le prépare-t-il? Une autre parenthèse de Queneau introduit une nuance: l'œuvre de Sade possède « une valeur humaine profonde ». Comment équilibrer le témoignage irremplaçable et l'entraînement dangereux vers la violence? la publicité donnée aux livres et l'adhésion aux thèses qu'ils contiennent? la lutte de l'homme Sade pour sa liberté et le déni de la liberté d'autrui revendiqué par ses personnages?

Toute la critique, qui s'attaque alors à Sade, tourne autour d'une double question: la relation entre fiction et réalité, entre imaginaire sadien et nazisme historique, d'une part, le pouvoir de la littérature, de l'autre. Plusieurs distinctions sont apportées par les essayistes entre la passion sadienne, fût-elle apathique, et la rationalisation administrative du génocide, entre la richesse du roman qui inclut la parole de la victime et la pauvreté de l'idéologie qui prétend justifier le meurtre de masse, entre la revendication aristocratique et la réalité de l'inégalité sociale²³. L'interrogation concerne aussi la place accordée à l'acte d'écriture comme expression solitaire et comme dialogue avec un lecteur. « Faut-il brûler Sade? » demande Simone de Beauvoir qui considère l'auteur de *Justine* comme un privilégié qui revendique ses privilèges, mais dont le travail littéraire a une fonction de témoignage: « Dans la solitude des cachots, Sade a réalisé une nuit éthique comparable à la nuit intellectuelle dont s'est enveloppé Descartes; il n'en a pas fait jaillir une évidence, mais du moins a-t-il contesté toutes les réponses trop faciles? [...] Ce qui fait la suprême valeur de son témoignage, c'est qu'il nous inquiète. Il nous oblige à remettre en question la problème essentiel qui sous d'autres figures hante ce temps: le vrai rapport de l'homme à l'homme²⁴ ».

22 Raymond Queneau, « Lectures pour un front », *Bâtons, chiffres et lettres*, p. 215-216.

23 Sur le détail et la circulation de ces arguments, en particulier chez Bataille et Blanchot, voir Eric Marty, *Pourquoi le XXe siècle a-t-il pris Sade au sérieux?*

24 Simone de Beauvoir, *Faut-il brûler Sade?*, p. 82.

Le problème qui hantait les lendemains de la libération continue à dominer les premières décennies du XXI^e siècle. Les mots de l'écrivain ne sont ni simple jeu sans enjeu ni slogan immédiatement transposable dans la vie concrète. La relation que le lecteur entretient aujourd'hui avec le texte sadien dépend d'abord du corpus qui est défini comme l'œuvre de Sade. La sidération qu'a provoquée la découverte des *Cent Vingt Journées de Sodome* au début du XX^e siècle, la fascination exercée par la geste de Justine et de Juliette ont fait oublier que Sade a organisé son travail d'écrivain sur un jeu de tensions et d'échos entre deux registres d'écriture. De même qu'il a envoyé de prison à sa femme nombre de lettres où le message à l'encre noire était doublé d'un autre message à l'encre sympathique, nous devons lire *Justine ou les malheurs de la vertu* en parallèle avec *Oxtiern ou les malheurs du libertinage*, le livre diffusé anonymement avec celui qui est revendiqué et signé, le roman qui suppose une lecture privée avec le drame qui appelle une représentation publique. Les motifs circulent d'un texte à l'autre. Ni l'un ni l'autre de ces registres ne constitue lui-même un point de vue stable et définitif. *Les Infortunes de la vertu* deviennent *les Malheurs de la vertu*, l'injustice de la fortune se change en un malheur auquel le personnage n'est pas totalement étranger. L'article « Infortune » de l'*Encyclopédie* est de Diderot. Il définit le terme comme une « suite de malheurs auxquels l'homme n'a point donné l'occasion, & au milieu desquels il n'a point de reproche à se faire. » Il le distingue du malheur : « L'infortune tombe sur nous; nous y attirons quelquefois le malheur: il semble qu'il y ait des hommes infortunés; c'est-à-dire des êtres que leur destinée promène partout où il y a des pertes à supporter, des hasards fâcheux à trouver, des peines à souffrir.²⁵ » Justine est-elle une héroïne marquée par le destin ou bien se condamne-t-elle au malheur par son refus de considérer la réalité? Le roman de 1791 est ensuite repris en une *Nouvelle Justine* où l'héroïne perd la parole, où les malheurs de la vertu semblent dépassés, emportés et absorbés par les prospérités du vice. Un « Avis de l'éditeur » présente *Justine* comme un « misérable extrait bien au-dessous de l'original »²⁶ et *La Nouvelle Justine* comme le texte primitif, tel qu'il aurait été conçu par son auteur. *Les Infortunes* et *Justine* s'achèvent avec la conversion de Juliette, frappée par la mort de sa sœur, et avec son entrée au couvent. L'*Histoire de Juliette* efface cette fin édifiante et laisse dans l'indécision la fin de la libertine. Le dénouement laisse comme un blanc et une marge d'interprétation au lecteur. Les derniers événements de sa vie restent tus comme ce qui se passe dans les boudoirs de Silling. La publication n'épuise pas une vérité, vécue ou imaginée, qui reste au-delà de ce que tout écrivain peut en dire:

Les plus grands succès couronnèrent dix ans nos héros. Au bout de ce temps, la mort de Mme de Lorsange la fit disparaître de la scène du monde, comme s'évanouit ordinairement tout ce qui brille sur la terre ; et cette femme, unique

²⁵ *Encyclopédie*, VIII, 739. Condillac insiste pour sa part sur un malheur ponctuel et une infortune qui se prolonge: « Un malheur est un accident qui entraîne de grandes peines, de grands chagrins. Une infortune est un malheur qui dure » (*Dictionnaires des synonymes*, Paris, Vrin, 2012, p. 53). « On est malheureux par les accidents fâcheux qui surviennent. On est infortuné lorsque le malheur est constant et que la fortune ne paraît pas se lasser d'être contraire » (p. 437).

²⁶ *Œuvres*, Bibl. de la Pléiade, t. II, p. 393.

en son genre, morte sans avoir écrit les derniers événements de sa vie, enlève absolument à tout écrivain la possibilité de la montrer au public²⁷.

Parallèlement, l'intrigue du drame *Oxtiern* reprend le motif d'« Ernestine », une des nouvelles des *Crimes de l'amour*, sans que l'un puisse être assimilé à l'autre. Le criminel de la nouvelle provoque la mort d'Ernestine après celle d'Herman, alors que le drame en trois actes en prose s'achève par un dénouement heureux et le mariage d'Ernestine et d'Herman, grâce à l'intervention d'un aubergiste, joué par Sade lui-même et véritable *deus ex machina*. Sade a fait insérer dans les *Petites affiches* une note explicative où il donne la version de la nouvelle comme conforme à la réalité historique, alors que la pièce de théâtre serait une fiction²⁸. Le héros de la nouvelle est finalement Oxtiern, condamné à cause de ses crimes, emprisonné, repent et finalement gracié par le Roi, alors que, dans la pièce dont il est le héros éponyme, il est tué par Herman qui réussit à empêcher la mort de sa fiancée. La pièce s'achève par une tranquille certitude: « Punir le crime et récompenser la vertu... que quelqu'un me dise s'il est possible de le [son argent] placer à un plus haut intérêt » (*l'intérêt* est ici à la fois économique et esthétique), tandis que la nouvelle des *Crimes de l'amour* conclut sur une suggestion : les forfaits d'Oxtiern étaient peut-être nécessaires pour le ramener à la vertu. Le père d'Ernestine qui a tué involontairement sa fille relativise ses malheurs: « Si cela est, je me console : les crimes de cet homme n'auront affligé que moi ; ses bienfaits seront pour les autres.²⁹ » Le drame s'achève par une réaffirmation du manichéisme entre le crime et la vertu, la nouvelle suggère des voies de traverse entre l'un et l'autre, les romans ésotériques inversent les signes entre le vice et la vertu qu'incarnent respectivement Juliette et Justine.

Aline et Valcour est ambitieusement sous-titré *le roman philosophique*. Cette ambition s'exprime dans la présentation, en pendant, du pur despotisme et d'un régime paternaliste, ainsi que dans les discussions politiques qui l'accompagnent, d'ailleurs remaniées pour suivre l'actualité des événements révolutionnaires, mais aussi et surtout dans une construction romanesque qui renvoie chaque personnage à son double et chaque discours à sa réfutation. Le couple vertueux qui donne son titre au roman est doublé par un couple d'amants sans doute moins vertueux selon la lettre des règles sociales, mais capables de résister à leurs parents et d'imposer leur amour. L'histoire d'Aline et de Valcour se déroule dans un récit épistolaire alors que Sainville et de Léonore racontent leurs aventures autour du monde dans deux récits parallèles à la première personne. Le récit féminin y double le récit masculin dans un glissement permanent du point de vue. Aline et Valcour restent enfermés dans un drame privé. Sainville et Léonore lient leur histoire à celle des formes politiques. Sainville présente le royaume de Butua, aussi noir que la Forêt noire de Silling, et l'île de Tamoé au cœur d'un océan pacifique digne de son nom, il suggère aussi des comparaisons entre le despotisme discret de l'Inquisition et la violence ostentatoire de Ben Mâacoro, tyran sanguinaire et anthropophage. Léonore

27 *Œuvres*, t. III, p. 1261-1262.

28 Voir *Œuvres complètes du marquis de Sade*, T. XV, *Théâtre*, p. 453.

29 *Ibid.*, p. 69.

ajoute au panorama des régimes politiques l'anarchie souriante d'une bande de Bohémiens, hors-la-loi soucieux de justice sociale.

Le solipsisme effrayant des *Cent Vingt Journées* lui-même n'est pas sans relation avec les contes les moins tragiques. Le président de Curval, doyen de la société de Silling, n'est qu'un squelette: « Il était grand, sec, mince, des yeux creux et éteints, une bouche livide et malsaine, le menton élevé, le nez long. » M. de Fontanis, « le président mystifié » des *Contes*, est « communément efflanqué, long, mince et puant comme un cadavre ». Le premier se caractérise par un orifice « dont le diamètre énorme, l'odeur et la couleur le faisaient plutôt ressembler à une lunette de commodités qu'au trou du cul », le second, quand il prétend sourire, laisse voir « jusqu'à la luvette un gouffre noirâtre, dépouillé de dents, excorié en différents endroits et ressemblant pas mal à l'ouverture de certain siège qui, vu la structure de notre chétive humanité, devient aussi souvent le trône des rois que celui des bergers³⁰. » La même image est explicite dans un cas, périphrastique dans l'autre. Le motif stercoraire est développé par un supplice dont se délecte Curval ou bien une mystification dont est victime Fontanis. Le supplice des *Cent Vingt Journées de Sodome* est décrit dans un langage cynique: « Il fait coller de glu la lunette d'une garde-robe préparée, il l'y envoie chier ; dès qu'elle est assise, son cul se prend ; pendant ce temps-là, de l'autre côté, on pose un réchaud de feu sous son derrière ; elle fuit, et s'écorche en laissant toute la peau prise au cercle. » Le Président mystifié raconte la même situation dans un style allusif. Fontanis absorbe une glace laxative et s'assoit sur un siège de cabinet enduit de colle. Une flamme d'esprit de vin lui grésille les fesses. On finit par l'arracher, « non sans lui faire perdre un cordon circulaire de peau qui, malgré qu'on en ait, reste attaché au rond du siège »³¹. Dans le premier texte, le président est allié au Duc de Blangis et appartient aux élites maîtresses du jeu social, il jouit cruellement de la scène; dans le second, le président provincial est persécuté par la noblesse d'épée parisienne qui prétend contrôler seule le jeu social, il est la victime de la scène, il est exclu de toute alliance avec la noblesse de cour.

Une citation de Sade n'a donc de sens qu'à être replacée dans l'ensemble du système, dans une circulation textuelle. D'où l'exigence du « tout lire » qui doit répondre au « tout dire » sadien. À considérer le corpus tel que nous le connaissons, et en sachant que *Les Journées de Florbelle* manquent sans doute définitivement³², peut-on croire encore à une lecture libératrice de Sade ? Quand il interprète en ce sens *Les Cent Vingt Journées de Sodome* pour en tirer *Salò*, Pier Paolo Pasolini introduit plusieurs éléments propre à son film: la tentative d'évasion d'un des jeunes arrêtés par les rabatteurs de Silling, le suicide d'une des quatre historiennes, une scène de révolte et une scène d'évasion morale. L'un des exécutants que les maîtres de l'orgie croyaient à leur totale disposition tombe amoureux d'une servante noire. Surpris en train de faire l'amour avec elle, il lève le poing pour signifier sa liberté personnelle avant de se faire tuer, il a eu le temps d'effrayer les puissants et de leur faire envisager la limite de leur tyrannie, tandis que deux jeunes exécutants à la solde des maîtres rêvent à une vie normale loin du

30 *Les Cent Vingt Journées de Sodome*, *Œuvres*, t. I, p. 27-28 et « Le Président mystifié », *Contes étranges*, p. 151-152.

31 *Les Cent Vingt Journées de Sodome*, t. I, p. 323 et « Le Président mystifié », p. 183.

32 Voir *Sade un athée en amour*, p. 25-28.

château. En parlant de leurs fiancées, ils esquissent un pas de danse qui fait pendant au sinistre quadrille des bourreaux. C'est la dernière image du film. Pasolini use des libertés du créateur en transposant le texte en images. Si Apollinaire peut présenter Sade en apôtre de l'égalité entre hommes et femmes, contre la lettre de bien des discours tenus par les libertins, du duc des *Cent Vingt Journées de Sodome* au président du Club des amis du crime, c'est qu'il fait de Justine et de Juliette des allégories de la femme soumise ou bien émancipée. Justine obéit à une morale qu'on lui impose, Juliette refuse toute limite dans ses désirs. De même, dans *Aline et Valcour*, le couple qui ne sait pas se révolter est promis à l'échec tandis que ceux qui s'enfuient pour vivre leur amour traversent toutes les épreuves et finissent par triompher. L'« Avis de l'éditeur » en tête d'*Aline et Valcour* se vante du contraste entre Butua et Tamoé, tout en mettant le lecteur en garde: « Nous ne voyons qu'une chose de malheureuse à cela, c'est que tout ce qu'il a de plus affreux soit dans la nature, et que ce ne soit que dans le pays des chimères que se trouvent seulement le juste et le bon³³. »

L'expression rappelle l'ultime lettre de Julie dans la sixième partie de *La Nouvelle Héloïse*: « **Le pays des chimères est en ce monde le seul digne d'être habité et tel est le néant des choses humaines, qu'hors l'Être existant par lui-même, il n'y a rien de beau que ce qui n'est pas.** » Sade ne croit pas à l'Être existant par lui-même, mais il sait comme Jean-Jacques Rousseau le pouvoir d'invention humaine et la force des chimères. Imaginer Tamoé en contrepoint à la noirceur de Butua ou bien postuler un état de nature qui n'existe plus, qui n'a peut-être point existé, qui probablement n'existera jamais, c'est donner à l'humanité le pouvoir de se détacher des évidences immédiates. Ce qu'ont en commun Justine et Juliette, c'est la capacité à se créer un monde virtuel en marge de la réalité matérielle, la religion pour l'une, la transgression pour l'autre. La foi de la première, le désir de la seconde constituent une force pour dépasser les limites du corps individuel. Telle est la leçon de Belmor, à la tête de la Société des amis du crime: « En vérité, Juliette, lui explique le président, je ne sais si la réalité vaut les chimères, et si les jouissances de ce qu'on n'a point ne valent pas cent fois celles qu'on possède. Voilà vos fesses, Juliette, elles sont sous mes yeux, je les trouve belles, mais mon imagination, toujours plus brillante que la nature, et plus adroite, j'ose le dire, en crée de bien plus belles encore³⁴. » Le terme *chimère* est souvent négatif sous la plume des philosophes comme sous celle de Sade. Jaucourt à l'article « Superstition » de l'*Encyclopédie* dénonce les dangers de la superstition, « tyran despotique qui fait tout céder à ses chimères. » C'est de l'amour du prochain et de la vertu que Sade quant à lui fait des chimères³⁵. Mais l'hybride mythologique illustre aussi le pouvoir des humains, capables de transformer la fatalité en liberté et de doubler la réalité de grandes marges de rêves. Diderot, qui ne croit pas à l'immortalité de l'âme, se réclame de la postérité et de la continuité d'une génération à l'autre. Il croit au pouvoir qu'a la littérature de s'arracher

33 *Aline et Valcour*, *Œuvres*, t. I, p. 387.

34 *Histoire de Juliette*, *Œuvres*, t. III, p. 648.

35 « Le système de l'amour du prochain est une chimère », affirme Clément (t. II, p. 681). « Chimère, madame ? ... la vertu est une chimère ? » réplique Justine à la Delmonse (t. II, p. 422). « La vertu n'est qu'une chimère », répète Dolmancé (t. III, p. 26).

au réalisme des cyniques et à la prudence des conformistes: « Si le sentiment est une chimère, si le respect de la postérité est une folie, j'aime mieux une belle chimère qui fait mépriser le repos et la vie, une illustre folie qui fait tenter de grandes choses qu'une réalité stérile, une prétendue sagesse qui jette et retient l'homme rare dans une stupide inertie.³⁶ » Contre la stupide inertie de ceux qui se contentent de répéter la tradition et qui se limitent à ce qu'ils estiment être la réalité, une même énergie est sans doute à l'œuvre dans l'utopisme de Rousseau, dans la perspective historique de Diderot et dans la noirceur sadienne³⁷.

L'exaltation du désir individuel fonde la révolte contre tout ce qui le bride. Elle permet la critique des sociétés coercitives, voire de toute société constituée comme forcément coercitive. La république que propose le pamphlet « Français, encore un effort, si vous voulez être républicains », n'est sans doute pas viable. Elle ne se prétend même pas telle. Elle vaut comme contrepoids à celle qui se met en place au même moment dans la France révolutionnaire. Elle est à comparer avec la république, bien réelle en 1795, des acheteurs de biens nationaux, des spéculateurs et autres parvenus. La république imaginaire de Dolmancé suppose la guerre; celle des thermidoriens et du Directoire vit de la guerre déclarée par les plus riches aux classes qu'ils déclarent dangereuses. De même, le terrifiant château de Silling sert de réplique à l'idéalisme religieux, qui postule un Juge suprême, aussi bien qu'à l'optimisme encyclopédique qui croit au progrès et à un sens de l'Histoire. Le travail du négatif sadien n'a pas à être récupéré ni réduit à une dialectique constituée³⁸, il nous suffit qu'il soit l'aiguillon de l'« éternelle inquiétude » dont se réclamait Bertrand d'Astorg, l'aiguillon d'une conscience critique devant ce que notre société considère comme des certitudes incontestables. Raconter le pire peut être un exercice salutaire.

SADE, AN IMPOSSIBLE HUMANISM ?

Abstract: At a moment in which the philosophy of the Enlightenment seems to suggest a worldview freed from ancient fatality, and in which the French Revolution transforms cyclic time in progressive time, Sade exposes a type of fictional imagination that denounces anthropological optimism and the hope in progress. He refuses providentialism in history, finalism in nature, but denounces to the same extent the faith in a single man, as well as in all men assembled. Would this dark vision be the equivalent to Rousseau's state of nature, a theoretical fiction destined to a better comprehension of the becoming of humanity?

36 Diderot, *Le Pour et le contre ou lettres sur la postérité*, *Œuvres complètes* t. XV, p. 197.

37 Et Senancour souffre de ne pouvoir mettre en œuvre une telle énergie : « Les choses étroites me répugnent, et leur habitude m'attache. Les grandes choses me séduisent, et ma paresse les craindrait. » Reste la possibilité du suicide : « c'est là ma chimère. Tout homme a fait, dit-on, des châteaux en Espagne » *Oberman*, lettre XLII). Voir *L'idée d'énergie au tournant des Lumières*.

38 E. Marty rappelle l'importance de Hegel pour Blanchot, Bataille, Klossowski et autres lecteurs de Sade, voir *Pourquoi le XXe siècle a-t-il pris Sade au sérieux ?*, p. 51-54 et 89 et 98. « D'un strict point de vue philosophique, le propos de Blanchot vise la possibilité de sortir du 'système', de sortir de Hegel, mais pas seulement de Hegel, de tout 'système' » (p. 98). Pierre-Henri Castel ramène également les lectures de Sade à un rejet de l'hégélianisme, comme si Sade permettait « une conception nouvelle (post-hégélienne) du Négatif » (*Pervers, analyse d'un concept, suivi de Sade à Rome*, p. 79).

Keywords: Sade – French novel – philosophy – humanism – imagination.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

ADORNO, Theodor; HORKHEIMER, Max. *Dialectique de la raison*. Paris: Gallimard, 1974.

ASTORG, Bertrand d'. *Introduction au monde de la Terreur*. Paris: Editions du Seuil, 1945.

BARDÉ, Frédéric. *Paulban le juste*. Paris: Grasset, 1996.

BEAUVOIR, Simone de. “Faut-il brûler Sade?” in: *Privilèges*. Paris: Gallimard, 1995. Réédition de *Faut-il brûler Sade*, Paris: Gallimard, 1972.

BOURSEILLER, Christophe. *Histoire générale de l'ultra-gauche*. Paris: Denoël, 2003.

CASTELL, Pierre-Henri. *Pervers, analyse d'un concept; suivi de Sade à Rome*. Montreuil-sous-Bois: Ithaque, 2014.

CONDILLAC, E. B. de. *Dictionnaire des synonymes*. Paris: Vrin, 2012.

DELON, Michel. *L'idée d'énergie au tournant des Lumières*. Paris: PUF, 1988.

_____. (dir.) *Sade athée en amour*. Paris: Fondation Martin Bodmer/ Albin Michel, 2014.

DIDEROT, Denis. “Infortune”. *L'Encyclopédie*. En ligne: <<http://artflsrv02.uchicago.edu/cgi-bin/philologic/getobject.pl?c.7:2424.encyclopedia0513.7401728>>. Consulté le 01 décembre 2014.

_____. *Oeuvres complètes*. Paris: Hermann, 1975-2004.

DESBORDES, Jean. *Le Vrai visage du marquis de Sade*. Paris: Éditions de la Nouvelle Revue Critique, 1939.

DU Ministérialisme. Paris: Duponcet, 1818.

JENNY, L.; PFERSMANN, A (dir.). *Traversées de Pierre Klossowski*. Genève: Droz, 1999.

KLOSSOWSKI, Pierre. *Sade mon prochain*. Paris: Seuil, 1945.

_____. *L'Âge d'homme, précédé de L'Afrique fantôme*. Éd. Denis Hollier. Paris: Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 2014.

- LELY, Gilbert. *Vie du marquis de Sade*. Paris: Garnier, 1982.
- _____. *Poésies complètes*. Paris: Mercure de France, 1990.
- MARTY, Eric. *Pourquoi le XXe siècle a-t-il pris Sade au sérieux?* Paris: Seuil, Fiction & Cie, 2011.
- ONFRAY, Michel. *La Passion de la méchanceté. Sur un prétendu divin marquis*. Paris: Autrement, 2014.
- QUENEAU, Raymond. *Bâtons, chiffres et lettres*. Paris: Gallimard, 1950.
- RABELAIS, *Tiers Livre*. In: *Oeuvres Complètes*. Paris: Bibliothèque de la Pléiade, 1994.
- ROUSSEAU, Jean-Jacques. *Julie ou la Nouvelle Héloïse*. Paris: Garnier, 1960.
- RUBIO, Emmanuel (org.) *Gilbert Lely, la poésie dévorante*. Lausanne: L'Âge d'homme, Bibliothèque Mélusine, 2007.
- SADE, D. A. F. de. *L'oeuvre du marquis de Sade*. Introduction par Guillaume Apollinaire. Paris: Bibliothèque des Curieux, 1909.
- _____. *Oeuvres*. Textes choisis par Maurice Nadeau et précédés d'un essai "Exploration de Sade". Paris: La Jeune Parque, 1947.
- _____. *Oeuvres*. Bibliothèque de la Pléiade. Ed. établie par Michel Delon. Paris: Gallimard, 1990.
- _____. *Oeuvres complètes du Marquis de Sade*. Paris: Pauvert, 1991.
- _____. *Contes étranges*. Paris: Folio Gallimard, 2014.